

celui des femmes mariées. Les unes se plaignoient de la jalousie de leurs maris, d'autres de l'avarice des leurs. Il y en avoit qui caressoient leurs époux, afin de mieux les tromper ; d'autres qui cachoient de l'argent à leur insu , pour s'acheter des parures , ou pour faire des cadeaux à leurs amants ; d'autres qui faisoient des vœux et projetoient des pèlerinages , afin de se trouver avec ceux qu'elles ne pouvoient voir autrement ; d'autres qui ne parloient que de la douceur , de la bonne mine , et des bonnes façons de leurs confesseurs. Quelques-unes disoient qu'il n'y avoit pas de plaisir plus grand que celui de se venger d'un mari ; quelques-unes aussi , que le tourment le plus insupportable pour une

femme étoit d'avoir à répondre aux caresses d'un mari qu'elle n'aimoit pas ; plusieurs , que la plus belle heure étoit celle qu'on passoit à la comédie avec son galant. Il y en avoit qui prenoient leurs femmes de chambre pour leurs confidentes , et qui tâchoient de les mettre dans leurs intérêts.

Auprès de ce lieu étoit un grand pavillon où se trouvoient les veuves. Les unes affectoient de l'austérité et de la modestie , les autres se livroient à toutes sortes de folies. Plusieurs étoient très-joyeuses , quoiqu'elles fussent en deuil ; plusieurs étoient fâchées de ce que le noir ne leur alloit pas assez bien ; plusieurs , au contraire , jugeoient que le crêpe étoit leur plus bel orne-

ment, qu'il laissoit mieux briller la blancheur de leur teint. Les vieilles vouloient imiter les jeunes, celles-ci cherchoient à mettre leur temps à profit. Celles qui montroient le plus d'ennui étoient parmi les jeunes veuves, à qui il tarδοit que l'année du deuil fût expirée; d'autres maudissaient la mémoire de leurs maris, qui leur avoient interdit les secondes noces.

Je fus bientôt las de visiter cet appartement, la folie et le libertinage n'étant point de mon goût. Mon introducteur, qui s'en aperçut, me prit par le bras, et me dit qu'il vouloit me faire voir les dévotes amoureuses. Pourtant, lui dis-je, l'amour et la dévotion ne peuvent guère s'accorder; mais

voyons tout. Ah! ah! dit le Temps, oui, la véritable dévotion; mais sachez qu'il est aussi rare de voir de vraies dévotes, que des femmes sans amour; même les vraies dévotes, à moins qu'elles ne soient bien sur leurs gardes, ne verront point, sans se laisser séduire, un aimable cavalier assidu auprès d'elles; à défaut de celui-là, elles prendront leur directeur. Tout en conférant ainsi, nous entrâmes dans cet appartement des dévotes. Presque toutes priaient Dieu, ou pour la santé, ou pour le retour d'un amant; plusieurs, pour avoir bientôt un mari, ou pour être toujours belles, ou pour que la mort les délivrât d'une rivale. Quelques-unes récitoient leur rosaire en attendant leurs bons amis.

Comme ce caractère de femmes n'avoit pour moi rien d'agréable, je priai mon conducteur de me présenter à la demeure des hommes, d'autant mieux que j'y entendois un concert d'instruments : il me fit donc entrer dans leur quartier. Je trouvai dans la première salle un grand nombre de violons et de hautbois qui concertoient une sérénade pour la nuit suivante ; dans la deuxième, je vis des hommes qui faisoient leur toilette et prenaient des habits neufs aux couleurs de leurs maîtresses ; dans la troisième, étoient ceux qui préparoient des envois de présents à leurs belles ; dans la quatrième, des amants se dispoient à se battre en duel avec leurs rivaux ; dans la cinquième, on lisoit des romans, ou

P'on en faisoit tirer des copies ; dans la sixième, de vieux garçons étoient fous par amour ; dans la septième, des jeunes gens en étoient malades, et n'osoient dire la cause de leur maladie ; dans la huitième, des hommes mariés faisoient pour leurs maîtresses ce que leurs femmes faisoient pour leurs amants ; dans la neuvième, des hommes veufs imitoient les actions des veuves ; dans la dixième enfin, des gens d'église se montroient plus amoureux que des hommes du monde, parce qu'ils sont moins dissipés, et ont moins d'occasions de se livrer à leurs penchants.

Comme je sortois de ce lieu, j'entendis sonner une horloge, et il se fit un grand bruit dans le palais. Qu'est cela, dis-je au Temps ? C'est,

me répondit-il, l'heure des tête-à-tête et des rendez-vous. Entrez dans cette grande salle, vous y verrez bientôt beaucoup de monde. Attendez-moi jusqu'à ce que je vienne vous prendre pour vous conduire hors du palais, car vous n'en pourriez sortir autrement. J'entrai dans la salle, où étoit un grand nombre de sièges. La magnificence de ses tapisseries, qui représentoient les métamorphoses de la fable, répondoit à celle du bâtiment; à l'extrémité étoit un trône d'ivoire, d'or et d'argent, sous un dais enrichi de perles et de pierres. Lorsque les hommes et les femmes furent entrés et assis, une femme, d'une étrange figure, et vêtue d'une manière fort bizarre, s'assit sur le trône; on l'appeloit *la Pas-*

sion; une autre femme, qui se nommoit *la Folie*, s'assit près d'elle, et parla comme si elle étoit la chancelière de la reine. Aussitôt cette princesse exposa les avantages qui avoient été remportés sur l'empire de la Raison, princesse qui depuis long-temps étoit son ennemie. Pendant qu'elle parloit, une grande dame, nommée *la Jalousie*, se promenoit en passant par tous les rangs. Elle inspiroit de la peur aux uns, et faisoit rire les autres. Elle vint auprès de moi, et me dit : Ce n'est pas sans raison que vous êtes ici seul et séparé des autres, vous serez peut-être le plus heureux. Je lui répondis que je me trouvais là sans dessein. C'est fort bien, reprit-elle en se retirant, et de temps en temps elle re-

venoit de mon côté pour voir si quelque fille ne viendrait pas me joindre. Comme je devinai sa pensée, je tâchai de lui donner de l'inquiétude : j'affectai d'en montrer moi-même. Je regardois d'un et d'autre côté, comme si j'eusse attendu quelqu'un. Je remarquai que cette femme faisoit les mêmes mouvements.

Lorsque la reine eut fini son discours, plusieurs personnes lui présentèrent des requêtes, qui furent toutes appointées. Après cela, la princesse annonça à tous les assistans qu'elle leur donnoit l'heure du berger, et elle se retira. Aussitôt chacun présenta la main à sa belle et sortit de la salle. Les uns s'en allèrent dans les chambres, les autres furent à la promenade. Il n'y eut

que la Jalousie qui resta dans ce lieu, parce que j'y étois. Elle se promenoit dans la salle en murmurant. Je verrai, disoit-elle; j'attendrai, je saurai, j'empêcherai bien, je le dirai, je ne serai point inactive. Eh bien, me dit-elle avec vivacité, que faites-vous ici? Sortez, je veux fermer la porte. Comme j'attendois mon introducteur, je ne voulus pas sortir, dans la crainte de m'égarer dans ce vaste édifice. Je veux, lui dis-je, attendre ici le Temps, qui m'a recommandé de rester dans cette salle jusqu'à ce qu'il vînt m'y rejoindre. Ne comptez point, me dit-elle, sur ce vieux rêveur; il ne reviendra pas, il est allé au cours avec les autres. Croyez-moi, sortez d'ici, et, en parlant, elle me prit par le bras, et me mit dehors.

Je me promenois sur la terrasse du jardin lorsque je vis descendre une échelle de soie. Je crus d'abord que c'étoit une invitation qui m'étoit faite. Je montai sans penser à autre chose qu'à la nouveauté de l'aventure ; j'entrai par une fenêtre dans une chambre où je vis un homme et une jeune fille assis à une table ; ils furent surpris de me voir, surtout le jeune cavalier, qui resta immobile, puis, s'adressant à la belle : Ingrate, c'est donc ainsi que vous me trahissez ! vous avez donc deux amants, et peut-être en avez-vous plus de cinquante ? Moi ! monsieur, dit-elle, je vous jure que je ne connois point cet homme-là. Assurément il s'est trompé, en prenant ma fenêtre pour celle d'une autre. — Oui , oui , il s'est

trompé ! mais ce n'est que dans deux choses, c'est qu'il me croyoit sorti, et qu'il a pris mon échelle de soie pour celle par laquelle vous êtes dans l'usage de le faire monter ; mais il va s'en repentir. Aussitôt, tirant son épée d'une main, et de l'autre prenant son poignard, il voulut frapper sa maîtresse. Je tirai aussi mon épée, et me mit devant la demoiselle pour la garantir des coups de ce furieux ; il me porta quelques bottes que je parai, je le fis reculer jusqu'à la fenêtre, et, comme il se vit trop pressé, il se jeta au dehors, ce qui me causa une extrême frayeur. La demoiselle étoit sortie de la chambre ; je la cherchai en vain, et l'agitation dans laquelle j'étois me fit réveiller.

Je laisse au lecteur à considérer si

cette vision n'est pas une image de l'amour profane : c'est la beauté qui nous séduit , c'est le temps qui nous fait avancer , c'est la passion qui nous domine , c'est la jalousie qui nous tourmente , c'est une heure malheureuse , un rendez-vous , un tête-à-tête , une promenade ; c'est un mouvement violent qui porte au crime. Je laisse aussi au lecteur à faire ses réflexions sur les occupations des amoureux , sur leur désir de plaire , sur leurs intrigues , sur leurs peines. Je suis persuadé qu'on ne s'en fera point une idée , sans désapprouver les égarements de l'amour. Ce n'est point la raison qui gouverne dans le palais que j'ai parcouru ; car la raison est une ennemie qu'on attaque , qu'on désarme , qu'on repousse bien

loin , quoiqu'elle ne soit qu'une bonne amie qui ne prend les armes que pour nous secourir.

CINQUIÈME NUIT.

LE MONDE.

SI un homme de bon sens, ou seulement d'un esprit ordinaire, pouvoit voir l'intérieur du monde, il s'indigneroit contre lui-même pour s'y être livré avec tant d'abandon ; il ne pourroit se défendre du mépris ou de la pitié pour ceux qui s'y attachent, et qui se laissent tromper par ses séductions et ses artifices. Presque personne ne dit ce qu'il pense ; on ne voit jamais l'intention de celui qui

agit; la sincérité et la fourberie ont souvent un air de ressemblance; la vérité et l'hypocrisie paroissent être deux sœurs issues du même père; la civilité et la curiosité prennent les mêmes couleurs; l'amitié et l'intérêt se distinguent difficilement.

Je faisais ces réflexions en me promenant dans mon jardin : j'entrai dans un cabinet favorable à la rêverie; et, excité au sommeil par la fraîcheur de l'ombre et par le murmure d'un ruisseau voisin, je m'endormis.

Pendant mon sommeil, il me sembla que j'étois au milieu d'une grande ville, qu'on appelloit l'*Hypocrisie*. On me dit qu'elle étoit la capitale du monde intérieur, ainsi que Rome a été autrefois celle du monde exté-

rieur, lorsque les empereurs y régnoient. Le roi de ce monde intérieur y faisoit sa résidence ordinaire : on l'appeloit l'*Amour-propre* ; et quoiqu'il portât ce nom, qui par-tout est pris en mauvaise part, il étoit chéri de ses sujets, qui se faisoient gloire de l'imiter, et de n'avoir dans leurs actions d'autre but que l'honneur de leur souverain.

Les deux principaux ministres de ce roi étoient l'Intérêt et l'Ambition : le gouverneur de la ville étoit le Plaisir. Les gardes de sa Majesté portoient les noms des autres passions humaines ; les gentilshommes de sa cour étoient des laquais fort bien mis ; les partisans s'appeloient *ministres des finances* ; les sergens, *conseillers du roi* ; les voleurs, *juges de po-*

lice ; les palefreniers , *écuyers du roi* ; les charlatans , ses *médecins* ; les banquiers , *maîtres des comptes* ; les clerks d'église , des *abbés* ; les clerks du palais , *secrétaires* ; les écoliers , *docteurs*. Là , les tailleurs portent le velours et le cordon d'or ; les save-tiers sont les cordonniers du roi ; les brelans sont des académies ; les mauvais lieux , des maisons de bonne société ; les hommes commodes , des gens patients ; les coquettes , des femmes de cour ; les femmes complaisantes , des dévotes ; les filles noires , de jolies brunes : et puis , la coquetterie est amitié ; l'usure , économie ; le mensonge , sagesse ou prudence ; la malice , esprit ; la poltronnerie , douceur ; la témérité , vaillance : les parasites sont des gens aimables ; les

médisans , des gens libres ; et ainsi des autres , car dans ce pays nous voyons tout le contraire de ce qu'on voit dans le monde extérieur.

Je me promenois dans les rues de cette grande ville : je rencontrai un vieillard qui me demanda si j'étois étranger. Oui , je le suis , lui dis-je. Cela se voit facilement , reprit-il ; car vous paroissez surpris de voir tant de nouveautés dans cette ville ; mais , si vous le voulez , je vous montrerai des choses qui vous étonneront davantage : montez ici , voilà ma demeure. Il passa devant moi sans faire de compliments , observant que ce n'étoit qu'en France qu'on avoit cette habitude. Oh ! monsieur , lui dis-je , il est juste que vous soyez libre chez vous , et je connois les Français

d'humeur à ne point donner le pas à la porte, s'ils ne pouvoient empêcher celui qui entre le premier de fermer la porte en dedans.

Nous trouvâmes dans la chambre de ce vieillard deux jeunes moines qui se disposèrent à sortir. Ils assurèrent qu'ils ne pouvoient rester plus long-temps, parce que leur supérieur leur avoit donné l'ordre de se rendre à un convoi funèbre, pour avoir leur cierge et leur droit de présence. Voilà, dis-je, des gens bien charitables! ils vont à un convoi, non pour prier, mais pour gagner.

Bientôt après nous entendîmes chanter, et nous regardâmes par la fenêtre pour voir ce que c'étoit. Nous vîmes un convoi funèbre où étoient rangés beaucoup de prêtres

et de religieux, avec une longue file de parents. C'étoit une femme qu'on portoit en terre. Le mari étoit presque fou, et je disois au vieillard : Mon Dieu, cet homme est bien affligé ! Le croyez-vous ? répondit-il. Ecoutez ce qu'il dira quand il sera vis-à-vis d'ici. En effet, quand il fut près de la maison, j'entendis qu'il disoit : Ne suis-je pas bien malheureux ! Elle m'a joué la moitié de mon bien, elle est restée six mois dans un lit à me faire de la dépense, et ses funérailles me coûteront mille écus ! Ah ! seigneur, s'écrioit-il, pourquoi est-elle morte ? et que ne me preniez-vous plutôt ! ou bien, seigneur, continuoit-il en rabaissant sa voix, que ne la preniez-vous avant qu'elle ne m'eût dissipé mon argent ! Puis, se retour-

nant vers celui qui le menoit : Il faut, disoit-il, que je me marie avec Lucile : c'est une fille qui, ayant été servante, n'aimera pas le faste ; elle ne sait pas jouer, puisqu'elle ne sait pas lire. Il est vrai qu'étant jeune elle a fait un enfant ; mais le souvenir de sa faute la rendra sage. De deux servantes que ma femme avoit, j'en chasserai une ; ainsi, en trois ou quatre ans, j'aurai gagné les frais de cette sépulture. Je gagne à ceci, disoit un parent de la défunte, qui venoit ensuite ; je gagne dix mille écus, parce qu'elle n'a pas fait de testament. Cette peste de femme, disoit à son tour une servante qui suivoit, elle se divertissoit bien ! cependant elle avoit une extrême jalousie contre monsieur et contre moi.

Parbleu, dis-je à mon vieillard, voilà des gens bien sincères ! Ce que vous voyez ici, m'observa-t-il, est ce qui se cache dans le monde extérieur ; si en revanche vous voulez voir ce que font les veuves après la mort de leurs maris, allons à deux pas d'ici, vous le verrez. J'y consentis, la chose me paroissant curieuse. A trois ou quatre portes de ce logis, étoit un grand appartement dont l'entrée étoit tapissée de noir, l'escalier l'étoit aussi. Nous entrâmes là, et après avoir traversé une grande salle tendue de même, nous entrâmes dans une petite chambre dont les tapisseries étoient de velours noir, le lit d'un beau damas rouge, couvert d'un crépon noir, avec une frange d'argent. Là étoit

couchée une jeune dame des plus belles que j'aie vues. Je lui adressai mon compliment sur la mort de son mari, que mon vieillard m'avoit dit être un homme de guerre, bon serviteur du roi l'Amour-propre. Elle me répondit en souriant, qu'elle étoit sensible à mon honnêteté, et qu'elle se félicitoit de ce que la mort de son mari lui avoit procuré le plaisir de me voir. Oh ! dis-je en moi-même, quelle affliction ! Voyons encore. Je m'approchai du lit, et m'assis sur un fauteuil qui étoit près de là. Nous parlâmes de plusieurs choses assez indifférentes, ensuite nous en vînmes aux aventures des jeunes veuves. Elle se leva à demi pour prendre son mouchoir, et me laissa voir, avec un beau bras,

une gorge plus belle que la lune. Comme ce que j'avois vu m'avoit déjà inspiré de l'amour, j'entendis ronfler un homme qui étoit dans la ruelle de son lit. Elle ouvrit le rideau de ce côté, et donna un petit soufflet au dormeur, en lui disant : Vous êtes bien impertinent de dormir ainsi auprès d'une dame qui est au lit. L'autre se réveilla et voulut se venger avec la dame du petit soufflet : Non, non, dis-je, j'aime mieux être puni moi-même. Tous les deux se mirent donc contre moi. Voyant cela, je sortis de la chambre, engageant le vieillard à me suivre. J'étois scandalisé d'une pareille conduite, et mon compagnon ne faisoit qu'en rire. Quelles gens vous avez ici ! lui dis-je : les bonnes

veuves ? Quelques heures après je rencontraï dans la rue ce galant, qui badinoit avec la dame. C'est ainsi, me dit cet homme en m'abordant, qu'il faut consoler les veuves, et leur faire réparer le temps perdu avec un mari chagrin, jaloux et avare. Vous vous y prenez fort bien, lui dis-je, et madame aura bientôt oublié sa perte. Tout en conférant, nous devînmes familiers. Il voulut savoir mon nom, et me dit le sien, qui étoit le sieur de la Joie. Je ne m'étonne point, dis-je, si la belle vous écoute : un quart-d'heure passé avec vous la dédommagera de toutes les mauvaises années qu'elle a passées avec son jaloux.

Lorsque mon vieillard nous vit ainsi liés, il me dit qu'il me laissoit

dans la compagnie de cet honnête homme, et qu'il m'attendoit à souper chez lui, après que la comédie seroit finie, car nous avions résolu d'y aller. Nous y fûmes donc, et je vis des comédies qui équivalent à nos actions les plus sérieuses. La pièce, en effet, étoit ce qu'elle représentoit, et on pouvoit dire que la scène étoit sur le théâtre même. Voici en quoi elle consistoit.

Un jeune homme et une jeune fille s'étoient rendus chez une de leurs amies pour concerter les moyens de faire consentir leurs parents à leur mariage. Leur sort n'étoit point égal; la fille étoit riche et de qualité, le garçon étoit pauvre et fils de marchand. Ils se promirent de mettre tout en œuvre pour vaincre l'opi-

niâtré des vieilles gens de qui ils dépendoient. Le jeune homme dit qu'il se feroit recevoir avocat et ensuite conseiller au parlement ; charge qu'il lui seroit facile de payer un an après son mariage, à l'aide de la dot de son épouse. La fille s'engagea de son côté à ne lui refuser aucune marque d'amour, et, suivant leur dernier accord, elle devoit faire entendre à sa mère qu'elle étoit enceinte des faits de M. Virodono (ainsi s'appeloit son amant). Pour mieux réussir dans ce dessein, ils prièrent leur amie de feindre de les trahir, et d'aller avertir les parents des deux côtés de ce qui se passoit. Ces parents s'empresèrent de venir ; l'amoureux les ayant aperçus, sortit promptement de la

chambre : ils firent des reproches à la fille, et sa mère voulant la battre, elle déclara qu'elle étoit enceinte. Malheureuse, lui dit la mère, tu me donneras toujours du chagrin, tu feras le déshonneur de la famille, il faut que je t'étrangle. Arrêtez, lui dit son mari, ne vous exposez point à être pendue : il faut penser à mettre notre honneur à couvert. Non, non, reprit la mère, je veux la percer de ce couteau. Elle auroit pu le faire ; mais le mari, plus prudent, la désarma en lui disant : Souvenez-vous, madame, que vous étiez enceinte quand je vous épousai, et que si votre mère vous eût tuée, vous ne feriez pas aujourd'hui tout ce vacarme. Comme elle se livroit à de nouveaux

excès, le mari la mit à la raison en la corrigeant. Il parla ensuite aux parents de l'amoureux, qui promirent d'avantager leur fils, en considération d'une famille noble, avec laquelle ils ne vouloient point être en procès. La compagnie commença à s'égayer. On trouva le couple bien assorti; on s'occupa des préparatifs de la noce; et on rappela le jeune homme, qui s'étoit réfugié chez le gouverneur de la ville. Il parut accompagné de quelques officiers. Le mariage se célébra; rien ne manqua à la fête, et on se quitta bons amis. Toute cette scène étoit si véritable, que les deux époux furent chez le beau-père maternel, qui les combla d'amitiés. Ainsi se font les mariages et les autres affaires : on

peut y voir l'intérieur des gens et la fin que chacun se propose. Au palais même, tout peut se découvrir; les avocats ne plaident que *pro honorario*; les procureurs ne pensent qu'à prolonger les procès par les incidents qu'ils font naître; les juges donnent cent arrêts pour un, afin d'augmenter les épices. Voici comme étoit conçu un de leurs jugements :

Vu la requête de maître *Friponis*, procureur du sieur *Fatuis*, la cour ordonne que les parties se répondront l'une à l'autre par requêtes présentées en la cour pendant l'espace de quatre ans, durant lequel temps la cour promet de ne juger rien, afin que les épices puissent absorber la somme de trente liv. dont il s'agit

dans le procès. Fait en sa cour du palais du parlement d'Hypocrisie, le jour d'hiver de l'année passée. *Dé Pecune*, président.

Ce que je dis ici du palais est pour faire connoître l'esprit qui règne dans cette ville. C'est le même qui gouverne à la cour, à l'armée, aux finances, au théâtre.

Il y avoit dans la salle de comédie deux hommes qui s'entrenoient de quelque vente de bien. L'un disoit : Je vous le ferai donner pour quinze mille liv., et il en vaut trente; mais je veux mille écus de profit pour moi. L'autre ne lui vouloit donner que cent pistoles : à la fin, ils convinrent que les mille écus seroient donnés; mais que l'intendant donneroit à l'acheteur les titres d'une rente sur

certaines métairies voisines, sans en prévenir le seigneur; ce qui fut promis, et, par-dessus le marché, l'acheteur devoit donner un repas.

Après la comédie, j'allai trouver mon vieillard. Il me dit que le roi, l'Amour-propre, étoit tombé malade, et qu'à cause de sa maladie toute la ville préparoit de grandes réjouissances. Comment, dis-je, pouvez-vous penser à vous divertir quand le pere de la patrie est malade? Oui, reprit-il, nous devons nous livrer à la joie, et ce seroit être faux que d'agir autrement quand on voit qu'on va changer de maître. Dans notre monde, lui dis-je, nous nous affligeons lorsque notre prince est malade, et notre religion nous ordonne de prier Dieu pour sa santé.

Et la nôtre, répondit le bonhomme, nous apprend à nous réjouir; car nous nous n'en avons d'autre que la politique et la raison d'intérêt : au lieu que chez vous la religion est opposée à la politique. Si l'Amour-propre mouroit, lui dis-je, vous seriez peut-être gouvernés par un prince qui ne seroit pas si populaire. Le Plaisir, qui prétend à la couronne, l'Intérêt et les autres princes du sang n'auroient pas une domination si heureuse et si douce. Ce sont des princes dont le naturel est ordinairement emporté, cruel, vindicatif; au lieu que l'Amour-propre est souvent, même presque toujours, intéressé à la conservation de ses sujets. L'entretien se prolongea sur cette matière. Le vieillard aurait bien sou-

haité, contre le naturel des vieilles gens de ce monde, que le Plaisir eût succédé à la couronne : pour moi, je lui soutenois qu'ils seroient moins heureux sous un tel règne. Après le soupé, il voulut me mener voir le feu d'artifice et le bal que donnoit le gouverneur : je refusai d'y aller, tous ces spectacles me paroissant fort ridicules, à cause du sujet pour lequel on les donnoit. Le vieillard me parut offensé de mon refus : il me dit que j'étois un homme chagrin, inquiet, et ennemi de la joie publique. Je lui répondis qu'il étoit un vieux fou; que, s'il me fâchoit davantage, je le jeterois par la fenêtre, et passerois sa famille au fil de l'épée. En ce moment, on entendit crier au feu dans la maison. Le danger

commun nous fit oublier notre querelle. Ce bruit venoit de la servante, qui, voulant avoir son congé, que sa maîtresse lui refusoit, parce qu'il falloit lui payer ses gages, avoit mis le feu par vengeance. On l'éteignit d'une manière plaisante : ce fut en y jetant des étoffes mouillées d'huile.

J'en étois là de mon rêve lorsqu'une grosse mouche vint bourdonner autour de moi. Je m'éveillai en sursaut, croyant que j'étois dans une maison embrasée, et que le bruit que j'entendois venoit de la flamme. Je m'écriai, *au feu!* Un valet qui me cherchoit dans le jardin, accourut à ma voix, et me dit que quelqu'un m'attendoit. Lorsque j'eus terminé une affaire avec cette personne, mon songe me fit faire beaucoup de ré-

flexions; plus j'y pensai, plus je trou-
vai que tout ce que j'avois vu ressem-
bloit à ce qui a lieu dans le monde.
En effet, c'est l'amour - propre qui
règne, ce sont les passions qui gou-
vernent; et qui verroit le cœur et
l'esprit des hommes, ne trouveroit
en eux que des hypocrites. Le monde
est lui-même la ville de l'hypocrisie;
c'est dans cette ville que se cachent
l'intérêt, l'ambition, le plaisir, la
vengeance, la colère, et toutes les
autres passions. Plus j'examine cette
vérité, plus je la trouve claire et
certaine. Qui pourroit se désabuser
pour un moment, le seroit pour le
reste de sa vie, et qui voudroit éten-
dre ses recherches, trouveroit plus
qu'il ne croit. Le monde est de toutes
les choses la plus difficile à connoître

et celle qu'on connoît le plus ; il n'est personne qui ne s'en défie ; il n'est donc personne qui ne sache que le monde est trompeur, rempli d'amour-propre pour soi, attaché à ses intérêts, cherchant ses plaisirs, vain, inquiet, remuant, présomptueux, vindicatif, pur au dehors, criminel en secret, aimable et beau en apparence, digne au fond de haine et de mépris, et, ce qui est plus difficile à comprendre que le monde même, c'est qu'il n'est guère personne qui ne l'aime : on se perd par cet amour, et on reconnoît évidemment que c'est à ce sentiment qu'on doit attribuer toutes ses pertes. Cependant il plaît toujours : on le recherche, on veut le servir, on lui abandonne ce qu'on a de plus cher ; les uns lui sacrifient leur honneur

pour avoir du plaisir, les autres leur vie pour avoir de la gloire; d'autres leur repos pour avoir de la fortune. C'est cependant pour nous que le monde est fait; c'est la victime qu'on doit sacrifier pour garder son honneur, avoir d'éternels plaisirs, acquérir une véritable gloire, et amasser des trésors que la rouille et l'envie ne puissent nous enlever. Pensez-y, mon cher lecteur, ce que je vous présente n'est pas un songe, une vision; il est plus réel que vous ne le croyez.

SIXIÈME NUIT.

L'ENFER.

J'AVOIS été, pendant l'automne, à la maison de campagne d'un de mes amis. Dans sa paroisse, qui n'avoit pas vu son évêque depuis plus de trente ans, étoit un nouveau curé, établi depuis peu, habile prédicateur, et fort attaché à l'instruction de son troupeau, faisant, tous les jours de fête, des prônes ou des sermons, de grands ou de petits catéchismes. Un jour, j'étois à une de ces instructions familières qu'il donnoit au peuple, sur le paradis et l'enfer; il dépeignit ce dernier avec des couleurs si énergiques, que tous en étoient émus, et on se disoit tout bas : ô l'affreux séjour!

Plein de ces idées, ainsi que les autres, je m'en retournai souper au

logis. Après avoir quitté la table, je m'étendis sur mon lit, et mon ami, me voyant bientôt endormi d'un bon sommeil, car nous avions bien mangé et bien bu, me laissa sans me faire coucher dans le lit. Pendant mon sommeil je songeai que j'étois à la sortie d'un grand bois auquel répondoient deux chemins; l'un, fort uni et fort large, l'autre, raboteux, couvert de pierres et de fossés, d'épines et d'arbustes enlassés les uns dans les autres. Je suivis le premier, dans lequel je remarquai beaucoup de maisons de plaisance, et quantité de gens qui alloient en carrosse, à cheval, ou à pied, à petits pas, et sans se fatiguer. On y voyoit des personnes de tous âges, de tous sexes, de toutes conditions et de tous états; on y trouvoit des boutiques, des magasins, des cabarets, des académies de jeux, des sociétés de femme; enfin, des gens de tous pays et de toutes sor-

tes de religions. Je n'étois pas surpris de ce que beaucoup venoient du petit chemin dans le nôtre ; mais je l'étois de ce que quelques-uns sortoient de ce beau chemin pour aller dans l'autre : c'est ce qui me fit demander où alloit ce petit chemin ; car, pour le nôtre, je croyois qu'il conduisoit à Madrid. On me répondit que ce petit chemin menoit en paradis, et que celui où j'étois alloit droit en enfer. Je suivis ma route sans faire d'autre réflexion.

Quand j'eus fais environ un quart de lieue, je commençai à sentir une mauvaise odeur, comme de soufre et de bitume. Je croyois d'abord que c'étoit des bains d'eaux minérales, qui se font sentir de loin. J'avançai toujours, et arrivai enfin près d'une très - vaste maison, qui ressembloit au palais de Pluton, tel qu'il nous est décrit dans la fable. Je trouvai à la porte un grand diable, horrible à

voir. Je fis trois pas en arrière , et mis d'abord l'épée à la main , soupçonnant que quelqu'un s'étoit ainsi travesti pour me faire peur. Ce portier s'aperçut de mon embarras : il s'approcha de moi en me disant de ne rien craindre ; que s'il étoit ainsi vêtu , c'étoit pour faire peur aux saints qui voudroient retirer les damnés de l'enfer. Il est donc vrai ! c'est ici l'enfer , lui dis-je. — Oui , à votre service. Entrez , entrez , M. le chevalier ; il vaut mieux y entrer vivant que mort. J'entrai donc , et priai un diable que je rencontraï , de me faire voir les appartements du palais. Il s'appeloit *la Curiosité* : c'étoit son nom de guerre , ou plutôt celui de son emploi ; car ainsi que les anges prennent leurs noms de leur office auprès de Dieu ou auprès des hommes , ainsi les démons s'appellent du nom des charges qu'ils ont à exercer , ou des dignités dont

ils sont revêtus. On m'appelle *la curiosité*, dit le démon, parce que c'est moi qui inspire aux hommes le désir de voir, d'écouter, d'éprouver, de goûter; et comme c'est la curiosité qui ouvre la porte du péché, c'est aussi moi qui ouvre celle de l'enfer. Vous m'y conduirez, lui dis-je, à condition que vous me ramènerez à la porte après que j'aurai visité cette maison; et, si vous vouliez m'obliger ensuite, ce seroit de me mener en paradis, pour que je puisse aussi le visiter. Ce n'est pas moi, dit la Curiosité, qui mène en paradis et qui en ouvre la porte. Le guide du chemin, c'est la Retraite; le portier, c'est la Vertu; mais je vous ferai voir tout ce qu'il y a de curieux ici, et je vous ramènerai au lieu où je vous prends. Je le veux, dis-je, et je le suivis. Nous entrâmes dans une grande cour où les diables fouettoient des malheureux, qui crioient :

Pardon, pardon, mon Dieu! Je n'y pensois pas... je ne le croyois pas... qui l'auroit dit? Et plusieurs autres paroles... Ce sont, observe le diable, des gens qui sont venus en enfer sans y penser, sans le craindre, et sans y croire. Je lui dis : Ils étoient donc de bonne foi? pourquoi punir ceux qui ne sont coupables que par ignorance? Le diable me répliqua : Ils devoient y penser, s'en instruire, et se persuader qu'en enfer il n'y a point de miséricorde. Tant pis pour eux.

J'entrai ensuite dans une grande chambre où étoient des gens qui jouoient. Ils juroient et blasphémoient, parce qu'ils avoient perdu un peu d'argent, ou mal joué une carte. Voilà des gens, dis-je au diable, qui sont bien impatients, bien emportés! — C'est à cause de cela qu'ils sont ici.

Dans une autre chambre, nous

trouvâmes des comédiens qui se plaignoient de ce qu'on les tenoit renfermés pour avoir fait rire le monde. Ils disoient : Si par hasard quelques mots équivoques ont donné aux spectateurs une mauvaise pensée, n'est-ce pas plutôt leur faute que la nôtre ? Oh ! me dit le diable, s'ils n'avoient fait que cela , peut-être ne seroient-ils pas venus ici. Mais que de temps perdu ! que de friponneries ! que de crimes secrets ! Au paradis terrestre, un comédien et une comédienne jouèrent une scène qui a donné au diable tout le genre humain. Eh ! qui avoient-ils pour spectateurs quand ils étoient seuls au monde ? — Non, ce n'est pas la comédie qui damne les comédiens, c'est ce qui se passe derrière la scène.

Dans la chambre qui suivoit, étoient les médecins et leur suite. Ils composoient des poisons pour

s'empoisonner eux-mêmes ; ils prenoient les remèdes qu'ils avoient composés ; ils se saignoient, se purgeoient, et faisoient tout ce que la médecine, la chirurgie et la chimie ont de désagréable et de dangereux, pour se donner la mort à eux-mêmes, et ils ne pouvoient y parvenir. Ils se sont servis, me dit le diable, de leur art pour faire du mal, et présentement leur art manque à leurs besoins. Quoi qu'ils fassent, ils ne mourront pas, parce que l'air de l'enfer est un feu qui purifie et qui conserve.

Dans un cabinet, près de cette chambre, étoient plusieurs personnes qui tâchoient de faire de l'or, ou qui, pour mieux dire, cherchoient la pierre philosophale. Il y avoit là, entr'autres, Tarneisser, celui qui fit le clou moitié or et moitié fer, qui est dans le cabinet du duc de Toscane ; un duc de Saxe et un duc de Médi-

cis , qui ont su faire de l'or en leur vie , mais qui en avoient oublié le secret lorsqu'ils étoient entrés dans l'enfer. Est-ce un si grand mal , dis-je au diable , que de faire de l'or ? Non , répondit-il ; mais c'est un mal de n'en savoir pas faire : et voilà la raison pour laquelle ces messieurs sont ici. Et les autres dis-je , qui n'en savent pas faire ? — Oh ! les autres n'ont pas donné du cuivre pour de l'or , comme ceux-ci ont fait.

Faites-moi voir les dévots , dis-je à mon conducteur : c'est un genre d'hommes qui me divertira. — Vous avez raison ; ce sont les fous de l'enfer , et il vaut mieux les voir , que tous les autres corps de métiers qui sont dans cet appartement. Nous repassâmes par les mêmes chambres que nous avions vues , et j'entendis quelqu'un qui disoit : Voilà un pauvre diable qui ne sait où se mettre : la Curiosité lui cherche un logement.

Monsieur , dit l'un d'eux , s'adressant à moi , et , de par le diable , restez avec nous , si vous ne pouvez loger ailleurs. Je passai sans rien dire , ne voulant point m'entretenir avec des damnés. Je trouvai des moines et des dévotes qui se maudissoient les uns les autres de ce qu'ils avoient abusé des choses les plus saintes de la religion , et de ce qu'ils avoient perdu tant de temps à l'église , au parloir , dans des visites ; et après s'être bien injuriés , ils se réconcilioient et se disoient des choses fort tendres , en termes qui ne sont usités dans le monde que pour exprimer des choses morales , saintes et mystiques. Ah ! quels hypocrites ! dit le diable ; il auroit mieux valu qu'ils se fussent livrés sans mystère aux plaisirs que de s'être cachés sous des apparences qui trompent la multitude.

En un autre endroit , on pronon-

çoit ces prières : Seigneur, faites que mon père aille bientôt en paradis, afin que je puisse prendre possession de ses biens... Seigneur, retirez bientôt mon oncle dans votre sein, afin que j'aie son bénéfice... Grand saint, rendez-moi heureux au jeu, ne dédaignez point ma prière.... Que mes enfants fassent un riche mariage, et prospèrent dans le monde... Que ma fille épouse ce grand d'Espagne.... On faisoit d'autres prières aussi extravagantes, et on y ajoutoit des promesses et des vœux. Je donnerai cent écus aux pauvres, des ornements à mon église, une dot à six malheureuses orphelines, deux cierges et un chapeau de fleurs à Notre - Dame. Je porterai l'habit violet, disoit une dame. Moi, j'en porterai un blanc, disoit une autre. La première, je suis brune, le violet me sied ; la seconde, je suis rouge de visage, le blanc m'ira mieux.

Auprès de cet appartement étoient les femmes et les filles qui avoient aimé : le nombre en étoit considérable. Comme toutes leurs folies se ressemblent, je craignois de les entendre ; je traversai leur chambre sans m'arrêter, et j'entrai dans le quartier des poètes, pour avoir le plaisir d'y voir ces grands génies de l'antiquité. Là, je trouvai Homère assis au milieu d'un grand cercle de poètes grecs, et je fus bien surpris de ce qu'il lisoit son *Iliade*, lui qui a été aveugle tandis qu'il vivoit. Je fus tenté de lui faire quelques questions sur ses ouvrages, et je crus qu'il convenoit de lui parler en vers : je traversai donc le grand cercle qui étoit formé, et parlai en ces termes au prince des poètes :

« O grand Homère ! lumière de
 » l'univers ! auteur de sublimes fic-
 » tions ! la beauté et le prix de tes
 » écrits surpassent la grandeur du

» roi d'Espagne , le savoir de Char-
 » lemagne , l'abondance de Cérès , la
 » ceinture des Grâces , la tendresse
 » de Vénus , les délices de Bacchus ,
 » l'éclat de l'Aurore , la hauteur de
 » Jupiter , la profondeur de l'abîme
 » infernal , le vaste domaine des
 » mers , et la variété qui règne dans
 » le monde. Un Espagnol qui ne
 » manque ni de gaieté ni de cou-
 » rage , de Quévêdo te demande si la
 » victoire que tu attribues aux Grecs
 » devant Troie , leur appartient vé-
 » ritablement , et si Pâris , cet amant
 » si tendre , s'est en vain donné
 » beaucoup de peine pour enlever
 » leur chaste Hélène. »

Homère s'étant frotté les yeux ,
me répondit en ces termes :

« Ici , on ne peut être que sincère et
 » vrai , car nous payons cher la har-
 » diesse , la médisance et le mensonge
 » que les foibles mortels admirent : nos
 » tourments en sont éternels. J'étois

» né dans l'Ionie, je passai ma vie
 » en Grèce; pour honorer cette na-
 » tion, j'ai fait saccager Troie, ville
 » forte, riche, fortunée, et toujours
 » victorieuse. Elle a été détruite par
 » les tremblements de la terre. Hélène,
 » à qui j'accorde les honneurs de la
 » fidélité, a été la moins cruelle de
 » toutes les belles. Laisse-moi m'at-
 » tendrir sur ce qui a charmé tous
 » les poètes du monde; sors de ce lieu,
 » apprends aux mortels que tu m'y
 » as trouvé lisant, bien malgré moi,
 » des ouvrages qui ont obtenu un
 » suffrage universel. »

Ce discours m'émut; j'eus pitié de
 ce vieillard, qui pleuroit en lisant
 ses poëmes; mais je réfléchis qu'il avoit
 inventé tous ces récits fabuleux,
 auxquels les païens et les chrétiens
 se sont également attachés. Homère,
 ce génie qui savoit si bien se varier,
 avoit-il besoin de diviniser ces braves
 qu'il avoit envoyés au siège de Troie?

Il en pouvoit faire des héros sans en faire des dieux. Il est vrai qu'il a toujours été permis aux poètes de feindre et d'étendre leurs sujets : d'ailleurs, les sujets ainsi agrandis et portés jusque dans les cieux, n'ont de la sublimité que dans les poésies et sur le papier, pareils aux figures que les peintres tracent sur la toile, ou les sculpteurs sur le marbre. Comment les Grecs ont - ils pu s'y méprendre, et adorer des dieux qui avoient une semblable origine ? Cependant cela est arrivé. Homère en a été la cause ; il pleure sur ses poésies et sur lui-même ; il a pour compagnons de son sort ses disciples et ses imitateurs. Ceci ne doit-il pas servir de leçon aux poètes vivans, qui, abusant de leur art, composent et lisent des ouvrages qui séduisent, font perdre le temps à ceux qui se croient en état d'en faire de semblables, et souvent cor-

rompent le cœur en récréant l'esprit?

De cette chambre je passai dans une autre , où étoient les poètes latins. Ovide et Virgile s'y disputoient un trône ; Horace grondoit de ce qu'il n'avoit point été admis dans la dispute, et Martial se vengeoit d'eux par une piquante épigramme. Horace protestoit contre tout ce que feroient les deux premiers poètes. Il demandoit des arbitres , et nommoit pour le sien Scaliger , qui auroit mieux aimé avoir fait sa neuvième ode que d'avoir la couronne d'Aragon ; mais on ne l'écoutoit point. Les autres poètes prenoient le parti qui leur convenoit le mieux. Beaucoup se déclaroient pour Sénèque le tragique , pour Térence , pour Plaute. Ces derniers lisoient , dans le coin de la chambre , les plus beaux endroits de leurs pièces. On parloit déjà d'en venir aux mains : c'est pourquoi , craignant d'être

frappé dans la mêlée , je sortis de ce lieu , et pour éviter le même risque , je passai très-vite dans les chambres des Espagnols , des Italiens , des Français , des Anglais , des Turcs , des Chinois et des Persans. Je remarquai les anciens poètes gaulois , couronnés de gui de chêne , faisant des processions , et chantant les histoires de leurs premiers rois.

Ici à côté , medit la Curiosité , est une chambre de parfumeurs. Ils ont de bonnes odeurs pour faire plaisir aux damnés , mais vous ne pourriez peut-être les supporter. Je prendrai , lui dis-je , du tabac. Je tirai ma boîte , j'en pris et en offris ensuite à mon diable , il en remplit son nez ; mais à peine eut-il retiré ses doigts , qu'il éternua d'une telle manière et avec un tel bruit , que l'enfer me parut s'abîmer ; il sortit du feu de son nez , comme un éclair sort de la nue. Il y appuya son gros doigt , et

il en sortit un ruisseau d'eaux soufrées, qui, jointes à son crachat, firent un torrent d'eaux bouillantes, lesquelles s'écoulèrent par la chambre, et passèrent par des ouvertures ; sans cela, je crois que je m'y serois noyé. Ces eaux tombèrent sur des gens qui commencèrent à crier au secours, pensant qu'il tomboit sur eux une rivière de soufre et de bitume fondu. Le diable rit beaucoup de ce désordre, et me dit que mon tabac étoit excellent. Il m'en demanda une autre prise, je n'osai point la lui refuser, parce qu'il étoit chez lui, et qu'un pareil refus m'auroit fait regarder comme malhonnête ; mais, cette fois, tandis que je mettois mes doigts dans ma boîte, la poudre prit feu, comme si elle eût été du salpêtre, et ma boîte se brûla dans mes mains, ce dont je fus fort aise, craignant que le même désordre n'arrivât.

Nous entrâmes dans la chambre des parfumeurs. Ils étoient occupés à faire des essences d'aussi mauvaises odeurs, que sont agréables celles de jasmin, de tubéreuse, d'orange et autres, dont les hommes et les femmes se servent en notre monde. Ils tiroient ces essences d'huile de buis, de cire, de jayet et d'ambre jaune. Leurs pommades étoient composées de gabanum, d'assa foetida, de résine, de poix, de térébenthine. Ils me dirent que tout cela étoit à l'usage des dames de l'enfer, qui s'en servoient faute d'autres, et qui étoient même obligées de s'en servir pour obéir aux lois de Lucifer.

De là, l'on entroit dans une grande allée qui menoit à un pavillon fort élevé : c'étoit l'appartement des astrologues et des magiciens. Je rencontrai à la porte un chiromancien, qui me demanda à voir ma main. Je l'étendis sans faire de façon ; mais à

peine eus-jetouché la sienne que j'entis la mienne tout en feu , ce qui me la fit retirer aussitôt. J'ai remarqué, en un clin-d'œil , me dit-il , que vous serez heureux , si vous avez de la prudence. Et vous , lui dis-je , qu'avez-vous remarqué sur la vôtre ? J'ai connu , me répondit-il , par le mont de Saturne , que je devois être damné. — Eh bien ! si vous aviez eu la prudence que vous me conseillez , vous ne l'auriez pas été.

Je passai plus avant , et vis un homme qui , avec un compas , mesuroit sur un globe la distance des signes célestes. Je lui dis : Que faites-vous là , bonhomme ? Ah Dieu ! dit-il , si j'étois né une demi - heure plus tôt , lorsque Saturne changeoit d'aspect , et que Mars se logeoit en la maison de la Vie , mon salut étoit certain. D'autres faisoient des observations à peu près semblables. On rioit de leurs plaintes. Il en vint

un, nommé Taisnerius, auteur d'un livre de physionomie et de chiromancie; il me regarda au visage de fort près, jusqu'à m'embrasser. Tu sens, lui dis-je, la savate brûlée; va-t'en, misérable, ne reste pas si près de moi. Voyez ce gueux-là, me dit-il, voyez comme il fait l'homme d'importance, parce qu'il porte l'épée au côté, et qu'il a une croix de Saint-Jacques! Quelle physionomie! quel regard! quelle attitude! cet homme va droit au gibet. Au surplus, il n'y a ici ni gueux, ni riche; tous y sont égaux. Insolent! lui répartis-je, si je tire mon épée, je t'apprendrai à parler à un honnête homme. Tu n'es pas encore devenu sage? tu devrois pourtant bien te souvenir des coups d'étrivières que tu reçus en Portugal, pour avoir dit à un gentilhomme ce que tu me dis; mais tu es incorrigible. Taisnerius, dit mon diable, allez dans

vosre tanière, et tirez seul l'horoscope.

Après cette petite dispute, nous avançâmes, et nous trouvâmes plusieurs astrologues, parmi lesquels étoient Hali, Gérard de Crémone, Barthélemi de Parme, un certain Tondin, et Cornélius Agrippa. Ce dernier ne m'eut pas plutôt aperçu, qu'il s'écria que dans le monde on lui faisoit l'injustice de l'appeler Agrippa-le-Noir, de l'accuser de magie et d'autres semblables choses, pour lesquelles il disoit n'avoir pas été damné; qu'il étoit né dans un siècle d'ignorance, où les bons physiciens passoient pour magiciens, les astrologues pour sorciers, et tous les savants pour gens qui avoient commerce avec le Diable; que son livre de cabale n'étoit qu'une satire de de l'art cabalistique des juifs, et de la clavicule de Salomon; qu'enfin on pouvoit juger de ce qu'il croyoit de

toutes ces choses par lesquelles on trompe les simples, et de la vanité des sciences. Je ne suis pas plus magicien, continua-t-il, que Cardan, que je vous ferai voir quand vous voudrez.

— Pourquoi êtes-vous donc damné ?

— Parce que j'ai abusé de mon savoir, et que je me suis amusé de la crédulité de quelques-uns ; si j'avais été magicien, j'aurois fait pénitence, et je serois sauvé.

Comme je lui parlois, j'entendis un grand bruit qui venoit de l'autre appartement. J'en demandai la cause. Ce sont, me dit-il, des Turcs qui se battent, je les connois à leur langage. La querelle avoit lieu en effet entre Mahomet et les deux prophètes, qui ont fait chacun une secte dans la loi mahométane. Mahomet se plaignoit beaucoup de ce que Ali avoit donné aux Persans un faux Alcoran, et de ce que Abubekir avoit mal expliqué le sien dans l'A-

frigue. Celui-ci soutenoit que l'Alcoran ne pouvoit avoir d'autre sens que celui qu'il lui donnoit. Ali disoit qu'il n'y avoit point de raison dans cette loi, et, bien plus, il soutenoit que Mahomet ne reconnoissoit point le livre qu'il avoit composé. Ils s'échauffoient là-dessus, et crioient comme des enragés. J'entendis leur dialogue, mais je ne voulus pas être le témoin de leurs querelles.

Celle-là n'étoit rien en comparaison de ce qui se passoit chez les hérétiques et les schismatiques chrétiens. Là, je vis Luther, avec son habit d'augustin, sa religieuse près de lui, et un pot de vin sur la table. Les morts boivent? dis-je au diable. — Point du tout, mais on lui met ce pot de vin sous les yeux, afin qu'il soit tourmenté par la vue de ce qu'il aimoit tant. C'est par la même raison qu'il a encore sa femme avec lui. Melancthon étoit aussi là; il pleuroit beaucoup et

étoit si inquiet, qu'il ne pouvoit rester en place un instant. Il alloit à droite, à gauche, de tous les côtés, puis revenoit à la place d'où il étoit parti, pour recommencer les mêmes tours. Que fait cet homme? dis-je à la Curiosité. Elle me répondit: Il fait ce qu'il a fait dans le monde; tantôt il étoit du parti de Luther, tantôt du parti de l'église; quelquefois zuinglien, quelquefois calviniste. Ainsi sont tourmentés les inconstans. Ce bon vieillard que vous voyez là seul est Erasme; cet autre est Grotius. Malheureusement ils n'ont eu aucune religion. Cet homme qui paroît si chagrin, et qui est au milieu de ces ministres, c'est Calvin, qui repasse sa réforme. Ces autres sont des hérétiques des premiers siècles, qui sont ici pour n'avoir pas voulu se soumettre à une autorité légitime. Voilà le grand Photius, patriarche de Constantinople: voyez combien de

Grecs sont autour de lui. Il est bien fâché d'avoir quitté le ministère pour le patriarcat. S'il étoit resté dans les affaires civiles, il auroit été sauvé ; s'étant mêlé des affaires ecclésiastiques, il a tant fait de mal qu'il n'a que ce qu'il mérite. Un homme si savant ! dis-je au diable. Oui, dit-il, il l'étoit trop, et trop de savoir est souvent plus nuisible que profitable.

Je m'ennuyois déjà dans l'enfer, et j'étois fatigué de mes courses. Je montrai à mon conducteur le désir de sortir, et d'être accompagné par lui jusqu'à la porte. Il me dit qu'il vouloit me faire voir la chambre des partisans, que je n'avois point encore vue et qui étoit sur la ligne où nous nous trouvions. J'entrai donc dans cette chambre, et je fus très-surpris de voir un si grand nombre de partisans, habillés chacun à la mode de son pays. Il y a donc ici, dis-je,

des gens de tous les lieux du monde? Oui, dit le diable, puisque partout il y a des impôts. Mais, pourquoi, demandai-je, ces gens sont-ils damnés, eux qui ne font que lever les tributs dus légitimement aux princes? J'ai lu dans l'Évangile qu'il falloit payer tribut à César : comment paiera-t-on ce tribut, s'il n'y a des gens pour le lever? est-on damné pour faire une chose juste? Holà! holà, dit le démon, point tant de philosophie. Ces partisans étoient aussi philosophes que vous, et il est vrai aussi que s'ils n'avoient fait que lever le tribut dû au prince, ils ne seroient pas damnés; mais ils en lèvent un qui n'est dû ni au prince, ni à eux; ils seroient bien fâchés qu'on ne se laissât pas faire des frais, et que le prince ne leur donnât que le sou pour livre. Comptez un peu ce qu'il faut pour payer tant de commis subalternes qui sont dans un

bureau ; comptez ensuite ce que le principal intéressé doit gagner ; ajoutez à cela ce qui entre dans les coffres du prince , sans parler de ce qu'on appelle le *tour du bâton* , vous trouverez que les ducats n'entrent qu'un pour cent dans les coffres du roi ; et que celui qui en prend le plus est sans doute le parti. Si le roi d'Espagne obligeoit de lui envoyer en droiture le droit d'entrée ou de sortie qui lui est dû , il profiteroit de tout ce qui revient aux partisans. Il ne faudroit qu'un commis pour tous les revenus du roi dans chaque bureau ; il tiendrait tous les livres et tous les comptes , se contentant d'une bonne pension pour son entretien , punissant les fraudes par des amendes pécuniaires et par des peines corporelles , en cas de récidive. Si cela étoit , le roi seroit plus riche , il lui faudroit moins d'impôts , le peuple seroit moins chargé , et il resteroit

dans le commerce , dans l'armée ,
 dans les campagnes , presque tout ce
 grand nombre de partisans. Combien
 diriez-vous , demanda le diable , qu'il
 entre chez le roi de tout ce qu'on re-
 tire d'argent des mines ? — En entre-
 t-il les trois quarts ? Il seroit bien
 heureux , si cela étoit , reprit-il en
 s'écriant d'admiration : il n'en entre
 pas une millièmepartie ; tout s'en va
 en frais , en dépenses , et je crois que
 si les choses continuent ainsi , le roi
 gagnera plus en fermant les mines ,
 qu'en y faisant travailler. Présente-
 ment , dis-je au démon , c'est une né-
 cessité de lever des impôts , d'avoir
 des partisans et de bien payer ces
 gens-là. Les princes voisins le font
 pour fournir à leurs dépenses et aux
 frais de la guerre. Si c'est un mal ,
 c'est un mal qu'il faut tenir ouvert ,
 pour empêcher que le corps ne pé-
 risse. Mais comment est-il possible que
 vous haïssiez tant les gens du parti ,

eux qui forment le plus grand nombre des sujets de cet empire? C'est la lumière de la raison, répondit-il, qui force les démons même à avouer la vérité, à l'aimer, à détester l'injustice, que nous voudrions trouver dans les autres, pour en faire les compagnons de notre malheur.

J'admire, dis-je au démon, la force de la vérité, et je n'admire pas moins de voir que l'injustice soit haïe, même des injustes; mais je ne puis comprendre ce que vous voulez dire, que, tout légitime que soit le tribut dû au souverain, les partisans ne puissent, en sûreté de conscience, lever les deniers publics. Non, ajouta-t-il, cela ne se peut, car les partisans percevant plus de deniers qu'il ne leur est permis par le prince et par l'équité, ils extorquent ce qui seroit utile au prince pour le soutien de la république. C'est de cette

charge, de cette ruine que les partisans sont coupables. Je vous entends, dis-je au démon; mais faites-moi sortir d'ici, car je m'ennuie. Il continua : Comprenez-vous ce que je veux dire : qu'il n'y a que les partisans qui soient les plus heureux et les plus riches? et d'où viendroient ces superbes maisons aussi bien meublées que le palais de l'Escorial? comment acheter tant de charges? faire tant de gentilshommes? donner aux filles des dots si considérables? faire de si belles alliances avec ce qu'il y a de plus grand en Castille et en Aragon?

« Tel commande aujourd'hui et
 » se couvre en présence du roi, qui,
 » l'an passé, conduisoit la charrue,
 » ou étoit en place derrière un car-
 » rosse. D'abord il afferma, ensuite
 » il acheta les terres qu'il avoit cul-
 » tivées. Commis dans les bureaux,
 » il est bientôt devenu chef, et est

» monté par degré jusqu'à la gran-
» desse. »

Le démon m'avoit dit cela en vers, sur lesquels je lui fis mon compliment ; et voulant les apprendre par cœur, je l'engageai à les redire. Il les travestit ainsi :

« N'observe point ce que te prescrit
» la raison ou la loi, ne respecte ni
» Dieu ni le souverain, mets les cul-
» tivateurs à contribution, fais-toi
» craindre des grands, de fermier
» deviens propriétaire, fais-toi payer
» deux fois ce que tu as vendu ; pour
» faire oublier la bassesse de ton
» origine, entre dans les bureaux,
» fais-toi donner un commandement :
» c'est par ces degrés qu'on arrive
» aux plus hautes dignités. »

Que signifie tout cela ? dit un des partisans qui nous écoutoit. N'est-il pas permis de s'élever autant qu'on le peut ? n'est-il point dans l'ordre de la Providence que les grands

soient abaissés, et que les petits soient élevés? la fortune n'est-elle pas une roue qui, dans ce mouvement, met au-dessous d'elle ce qui étoit au-dessus? Si les sujets étoient plus portés au bien de la république, le souverain auroit moins besoin d'impôts, et conséquemment de partisans; s'ils étoient plus justes, ils n'auroient pas reçu un roi du ciel même. Blâmer notre avarice, c'est accuser la providence, au lieu qu'on ne devroit accuser que la dureté de chaque particulier qui préfère son bien au bien public, et qui aimeroit mieux voir un grand royaume comme l'est l'Espagne, entièrement confondu, que de donner une réale pour en réparer la moindre brèche. Sachez, M. le diable, qui versifiez contre les partisans, que nous avons été à notre patrie ce que les os et les nerfs sont au corps humain, ce que sont de nombreuses armées à une pro-

vince menacée par l'ennemi. Si le roi de l'enfer veut s'en rapporter à nous, nous fortifierons tellement son royaume, que nous le rendrons redoutable aux anges et aux saints. Premièrement je mettrai un impôt sur chaque démon qui va exercer dans le monde; secondement j'établirai des corvées pour chaque ame qui se trouve dans la demeure infernale; troisièmement, je ferai payer un tribut annuel aux sorciers et aux magiciens. Ce'a se fera; car j'ai entendu dire que le roi des démons vouloit composer un conseil de partisans, et c'est à ce sujet qu'il a mandé le partisan anglois qui établit le premier le papier timbré en Angleterre.

Et pourquoi, dit le démon, mettre un impôt sur nous? Que nous fera-t-on quand nous refuserons de payer? que pourra-t-on confisquer chez nous? dans quelle prison se-

rons-nous conduits lorsqu'il y aura contre nous un décret de prise de corps? Nous nous moquons de tous vos projets. Ah! petit homme, vous faites le méchant! il faut que je vous resserre et que je vous charge de chaînes pour vous contenir. Allons, obéissez, étendez les jambes, avancez les mains. Je n'en ferai rien, dit le partisan : vous n'êtes point ici nos maîtres; j'en appelle au grand conseil des finances, et je vais à l'instant vous dénoncer au grand inquisiteur, parce que vous voulez empêcher que le tribut ne soit payé au roi d'Espagne. Je me ris de votre inquisiteur, dit le démon : je vais lui en donner autant qu'à vous, et le dénoncer lui-même au prince des diables. Allons vite, obéissez, étendez les jambes, donnez les mains. Le partisan se vit chargé de fers, malgré ses réclamations : le diable s'en alla ensuite chez les inquisiteurs leur faire subir

le même traitement, et revint pour m'accompagner à la porte, comme je l'en avois prié. Ces insolents ! disoit-il en marchant avec moi ; ces animaux ! quelle fierté ! quelles rodomontades ! A-t-on jamais vu des gens si orgueilleux ? Je les humilierai tant, je les ferai tant souffrir, qu'ils perdront l'envie de parler d'impôts et d'autres choses.

Dès que nous eûmes laissé ces partisans, que je regarde comme un des corps les plus malheureux de l'enfer, parce que, quelque bien qu'ils fassent au prince et à l'état, quelque probes qu'ils soient dans leur administration : fussent-ils des anges, ils sont toujours accusés et haïs. Nous portâmes notre attention sur une grande foule qui se serroit, et remplissoit tellement l'allée, que nous ne pouvions passer : il fallut nous reculer et nous mettre sur la porte la plus voisine.

Qui sont ces gens-là? dis-je au démon. C'est, me dit-il, le corps des tailleurs. Ils arrivent ici en foule comme de grosses armées : quand ils viennent, tous les démons sont empressés pour leur mettre les fers aux pieds ; mon devoir veut que je m'y trouve aussi : accompagnez-moi, vous vous amuserez à nous voir faire. Nous nous mîmes dans cette foule de tailleurs, et nous arrivâmes auprès d'un grand fourneau dont l'ouverture avoit plus de dix toises de diamètre. Là, on lioit ces tailleurs en fagots ; on en mettoit dix à douze à chaque paquet ; on attachoit chacun d'eux par les pieds, puis tous ensemble par le milieu du corps ; ensuite on suspendoit le fagot à un crochet qu'on élevoit par une poulie sur le milieu du fourneau : là, un diable le détachoit et le laissoit tomber dans le feu. Quelquefois des tailleurs qui avoient les bras libres,

se prenoient si fortement à la poulie , que le diable avoit bien de la peine à les en détacher. Quand cela arrivoit , il leur faisoit faire une pirouette en l'air , et comme le mouvement étoit violent , ces tailleurs lâchoient toujours la poulie , et tomboient dans le feu.

Il arriva qu'un des fagots tomba hors de l'ouverture sur quantité d'autres qui étoient rangés en bûcher , et que le diable mesuroit. Ce fagot se prit aux autres d'une telle manière , qu'on ne put l'en séparer ; ce qui obligea les diables , qui se réunirent là , de prendre tout le bûcher , de l'attacher au crochet , et de le laisser tomber tout entier. Ce bûcher étoit fort gros ; il sembla qu'ils avoient étouffé le feu de l'enfer. Les diables s'en fâchoient beaucoup , mais ils vinrent à bout des tailleurs ; car on jeta dessus une grande quantité d'huile , de suif et

de soufre ; on les remua avec de longues fourches de fer , on employa de gros soufflets , et le feu ayant pris tout à coup , il s'éleva une flamme qui passoit la bouche du fourneau de plus de cinquante brasses. Tous ces tailleurs ayant été jetés au feu , je vis leur démon général , qui , d'un air fier et sévère , me vint demander pourquoi je n'avois pas été lié comme les autres. C'est , lui dis-je , que je ne suis pas un tailleur , un voleur , un fripon , un rogneur d'étoffe ni de monnoie : je suis ici avec mon compagnon la Curiosité , pour voir les beautés et les antiquités de ce pays. Vous êtes un menteur , me dit ce général ; vous êtes un de mes sujets , et je le connois à votre habit étroit et court que vous avez sans doute fait des retillons d'un autre. Allons , obéissez , jetez-vous dans le feu , ou je vous y ferai jeter. Comme on se mettoit en devoir de

me lier , mon démon dit au général que je n'étois pas encore mort, que je n'avois jamais été d'aucun corps de métier, et qu'il croyoit que je ne serois jamais de leurs sujets, parce que ceux qui descendent vivants en enfer se conduisent ensuite de manière à n'y pas revenir après leur mort; qu'au reste, la croix de St.-Jacques que je portois, faisoit peur aux damnés et causoit de fausses alarmes. Sortez donc d'ici, dit le général, et profitez de ce que vous voyez. Vous savez du moins que le corps des tailleurs est le bois qu'on brûle en enfer, et dont on se sert pour brûler ceux qui arrivent.

Mon démon m'avertit de sortir promptement, parce que, si le général se fâchoit davantage, il pourroit m'en arriver du mal. Tout en marchant, il me dit que ce malheureux corps de tailleurs étoit si nombreux, que non seulement il fournissoit au

grand fourneau de l'enfer , d'où sortoit la chaleur qui se répandoit dans les appartements , mais encore à la table de Lucifer , quand il lui prenoit envie de manger. Quoi ! lui dis-je , Lucifer mange ? les esprits peuvent-ils manger ? Ne savez-vous pas , me dit-il , que les damnés sont comme l'herbe que paît la brebis , et que la Mort est cette brebis ? n'avez-vous pas lu dans vos livres sacrés que la Mort paîtra les damnés ? *Mors depascet eos.*

Comme il parloit , nous rencontrâmes une troupe de libraires qui avoient à leur tête un Pierre Marteau , imprimeur à Cologne. Il étoit chargé d'un fardeau si lourd , qu'il étoit impossible de comprendre comment un homme pouvoit le porter. On disoit que c'étoient tous les livres qui avoient été imprimés sous son nom , après sa mort. Les libraires de Hollande étoient aussi fort chargés ,

et ceux de France portoient les livres imprimés chez eux avec le titre d'un libraire de Hollande. Ces gens-là devoient porter tous leurs livres au fourneau; mais il arriva un singulier accident.

Un démon qui passoit par là avec un flambeau, s'étant approché des libraires pour les voir, le feu prit à leurs papiers et se communiqua d'un paquet à l'autre. Quand ils virent cet incendie, ils jetèrent leurs ballots, et s'enfuirent à toutes jambes. Je leur demandai pourquoi ils étoient damnés : ils me répondirent que c'étoit pour les fautes d'autrui. Un auteur, observent-ils, porte souvent chez l'imprimeur son ouvrage, qui n'a point de débit, et est aussi difficile à la vente que l'est une fille laide et pauvre. Par ce moyen, l'imprimeur se ruine ; il peste en vain contre l'auteur, et cherche à se dédommager par la vente d'un livre

défendu. Ce livre est cause de ce qu'on vient saisir ses meubles et son magasin ; il enrage , il se désespère. Un traducteur qui sait le grec , prend un ouvrage qui n'a point paru ; quelquefois il suppose qu'il a trouvé un manuscrit. Il porte sa traduction chez l'imprimeur ; celui-ci , ne pouvant s'en défaire , vend les feuilles à l'épicier ou à la beurrière. Autre cause de notre désolation : un libraire vend à bon marché les *Satires* de Juvénal, les *Comédies* de Térence , d'autres poésies , comme celles de Virgile et d'Ovide ; un laquais , un garçon de boutique , un soldat , un clerc , achètent ces ouvrages , et s'amuse , avec des servantes , de ce qui a coûté de longues veilles à des hommes de génie.

Sans parler ici d'autres livres que nous vendons , et qui n'ont de prix que parce qu'ils flattent le goût ou la passion de l'acheteur , n'est-il pas

vrai qu'une historiëtte galante , des mémoires secrets , des intrigues de cabinet , qui découvrent les desseins du prince , ou le but de quelque grande affaire , sont les livres les plus dangereux ? Ce sont pourtant ceux que nous vendons le mieux. Est-ce à nous , est-ce aux lecteurs que le reproche en doit être fait ? Il a raison , dit un imprimeur hollandais ; nous avons mis sous presse toutes les folies de certains auteurs qui vouloient se venger , ou d'une maîtresse , ou d'un juge , ou d'un ministre d'état , ou d'un prince ; et il faut qu'on nous trouve coupables des fautes d'autrui , et qu'on nous fasse partager leur punition ! Cela ne seroit rien encore , s'il ne s'agissoit de livres de religion. Nous avons imprimé en Hollande le pour et le contre , les ouvrages des chrétiens , des juifs , des catholiques , des protestants , des sociniens , des trem-

bleurs, et de tous les autres ; souvent un même libraire vendoit la réponse et la réplique.

Vous autres, lui dis-je, vous n'avez donc pas de religion ? Nous sommes, répondit le hollandais, les historiens des auteurs ; et comme il faut qu'un historien n'aie ni parents, ni patrie, ni amis, même ni religion, nous n'en avons point en cette qualité ; mais, sous celle de sujets de la république, nous en avons une, qui est celle de faire notre profit. Aussitôt qu'il eut dit ces derniers mots, il s'enfuit avec les autres pour se rassembler auprès du démon des libraires, qui les appeloit de toute sa force. J'eus compassion de ces malheureux, condamnés à l'enfer, parce que leur profession les avoit entraînés à débiter les rêveries et les extravagances des auteurs. Ce qui mérite réflexion, c'est qu'ils sont obligés de suivre le goût du siècle

et de la multitude. Or, le goût du siècle est très-variable ; ce n'est pas celui des savants et des bons esprits. On achète moins de livres utiles aux mœurs, ou propres à former le jugement, que de livres de galanterie et d'histoires profanes. Ainsi, les libraires, dans leur état, ont un malheur qui n'afflige point les autres arts, indépendamment de ce que cette profession n'est pas estimée aujourd'hui comme elle l'étoit autrefois : on les mettoit au rang des gens de lettres ; ils étoient admis dans la robe, dans l'église ; le cardinal Ximénès leur faisoit beaucoup de bien ; il anoblit celui qui imprima la fameuse *Bible d'Arrias Montars*. On voyoit, dans son temps, des imprimeurs qui possédoient de riches abbayes et des charges dans le conseil. Et que ne fit point pour eux Sixte-Quint, ce génie incomparable ? En France, ils

ont reçu au palais de grandes distinctions, et on en a vu dans les premières charges des principales villes du royaume. Nous savons qu'un grand empereur d'Allemagne fut un des premiers imprimeurs, s'il ne fut pas lui-même l'inventeur de l'imprimerie.

Mais je m'écarte de mon chemin. Lorsque ces libraires eurent été rassemblés, les notaires qui arrivoient vouloient se placer parmi eux; mais le diable employa sa force pour les séparer, disant qu'il y avoit entre eux une grande différence. Sans doute, dirent les notaires, nous sommes les libraires des manuscrits, nous composons et imprimons nos ouvrages, et le public ajoute foi aux livres qui sortent de notre étude, comme à des choses qu'il auroit vues. Nous sommes les témoins publics de la bonne foi; les garants des pactes, des promesses, des obligations; les

gardiens des titres, droits et privilèges. Notre témoignage est véritable, infaillible, au-dessus du soupçon, du dol et de la fraude.

Pourquoi donc, leur dit le diable, êtes-vous venus en enfer? Car si vous faites tout ce que vous dites, vous êtes d'honnêtes gens, et j'avoue que vous êtes utiles, même nécessaires au public; car, entre nous, le public est peu sincère, et si l'on ne lui prouvoit par écrit et par témoins qu'il a voulu vendre tel pré, souvent il en feroit faucher l'herbe. C'est, dit un des notaires, pour quelques antidates, ou pour quelque zéro que nous sommes damnés : voyez si la chose est de si grande conséquence. Outre qu'on se trompe souvent en écrivant, et qu'un chiffre se met aisément pour un autre, la plume coule aussi quelquefois, et un zéro est sitôt fait! Vous avez raison, dit le diable. En vérité, dit-il en s'adres-

sant à moi, on a bien tort de nous envoyer ces gens-là ! ils n'ont fait que des bagatelles, une lettre pour une autre, et on ne punit pas les apothicaires lorsqu'ils ont fait des quiproquo. J'ai envie de renvoyer ces pauvres gens chez eux. Allez, mes amis, retournez-vous-en : on vous a fait une grande injustice. Et nous autres ? dit le corps des banqueroutiers, car ceux-là font un corps à part, et on leur fait l'honneur de les séparer des marchands qui ont fait leur commerce avec loyauté. Pour vous autres, messieurs, dit le diable, entrez dans le fourneau sans autre examen. Nous laissons aux notaires la liberté d'y entrer quand ils voudront ; ils ont en eux un genre de tourment aussi cruel que le feu : c'est celui de la conscience, qui ne fait grâce à personne. Oh, oh ! ah, ah ! hi, hi ! hu, hu ! dirent les banqueroutiers, si

l'on ne nous avoit fait tort, nous n'en aurions fait à personne. Voulez-vous que, parce que j'avois été dupé, je misse ma famille à l'aumône? Je n'ai point été en Hollande, ni aux îles, dit un d'eux, quand je fis banqueroute. Je me tenois renfermé dans un cabinet secret de ma maison, et là, par le moyen de ma femme, je traitai avec mes créanciers, chacun me faisant remise d'une partie de ses droits. Vous savez ce qui me seroit arrivé si j'avois paru; il n'y a guère de charité dans les créanciers! Pour moi, dit un autre, je fis bien mieux, car j'emportai de Madrid à Venise toutes les marchandises que j'avois réunies; je changeai de nom, et, après avoir beaucoup gagné sur ces marchandises, je payai ce que je devois, à condition qu'on me feroit grâce des intérêts: n'y a-t-il pas, dans cette banqueroute, de la bonne foi, de la justice et de la

prudence ? Oui , dit le diable ; et je ne sais pourquoi on vous a damné , apparemment que c'est pour autre chose. Non , dit cet homme , c'est pour cela même , parce qu'on prétend que , durant ces vingt années , j'ai causé du dommage à mes créanciers , en les empêchant de jouir de leur bien et de le faire valoir. Voyez , monsieur le diable , si je suis obligé de réparer ce dommage. N'est-il pas vrai que cela seroit ridicule , et qu'on se rendroit coupable d'usure envers moi ? Ah ! l'honnête homme , dit le diable , pourquoi donc nous envoyer des gens si probes , si sincères ? Mais , mon ami , continua-t-il , vous avez le malheur de vous trouver en mauvaise compagnie , vous aurez encore celui de ne pouvoir vous faire écouter : ainsi , armez-vous de courage , et préparez-vous à supporter les tourments auxquels les banqueroutiers sont condamnés. Vous aurez bien

de la peine à vous y accoutumer ; mais consolez-vous , en joignant vos plaintes à celles de vos camarades. Ensuite , le diable frappa du pied le pavé sur lequel étoient ces libraires , notaires et banqueroutiers ; il s'ouvrit une chausse-trape qui se referma après les avoir engloutis.

J'en étois là lorsque je fus réveillé par un bruit de violons et de hautbois : c'étoit une aubade qu'on donnoit à une demoiselle de la maison. Je me levai aussitôt pour regarder par la fenêtre ; je vis une troupe de jeunes gens qui , après avoir fait jouer leurs instruments , se mirent à chanter. Comme il n'y avoit de fenêtre ouverte que la mienne , ils s'imaginèrent voir la belle à qui leur hommage s'adressoit , et , pour m'en amuser davantage , je leur jetai un beau mouchoir , qu'un jeune homme ramassa aussitôt ; il le baisa plus de cent fois , ensuite il mit dedans une

bague dont le diamant valoit bien trente louis , et le jeta dans ma chambre , avec un billet ainsi conçu :

« Ma charmante princesse, la nuit,
 » mon cœur veille pour vous; le jour,
 » je ne suis occupé que de vos char-
 » mes. Je brûle sans cesse de l'amour
 » que vous m'avez inspiré. Quand
 » serai-je assez heureux pour vous
 » exprimer moi-même, sans témoin,
 » ce que je sens et ce que votre si-
 » lence me fait souffrir? Qu'un doux
 » billet de votre main me rassure et
 » me console. Parlez, rien n'égale
 » mon bonheur; continuez de garder
 » le silence, mon malheur est au
 » comble, et je n'ai plus qu'à mou-
 » rir. »

Après avoir lu ce billet, j'y répondis dans les termes suivans, que me fournit une chanson dont je me souvins. Je jetai mon billet par la fenêtre; il fut bientôt ramassé.

« Quand on règne, ou quand on

» aime , la peine n'est point sans
 » plaisirs ; l'inquiétude les rend plus
 » vifs. Heureux prince ! heureux
 » amant ! ce n'est point en vain que
 » vous souffrez : on vous résiste peu
 » lorsqu'on souffre soi-même d'une
 » longue résistance. Oui , quand on
 » règne ou quand aime , la peine
 » n'est point sans plaisirs. »

Cette troupe se retira en prolongeant ses sons harmonieux. Ils s'étaient fait entendre tout-à-coup pour éveiller la belle ; ils diminuèrent peu à peu , afin de l'aider à recouvrer le sommeil.

L'aventure me parut plaisante : voici quelle en fut la suite. Je mis dans le lit de la belle , sans qu'elle le sût , ce diamant qui lui étoit destiné , ne pouvant le garder plus longtemps par honneur , et sans m'exposer à une brouillerie avec la demoiselle , qui auroit bientôt appris par quelle fenêtre il étoit entré. Le soir ,

en se couchant, elle trouva le diamant, et fit part à son amant de sa découverte. Il éclaircit toute l'affaire; elle me remercia gracieusement de ma galanterie. Je lui rendis encore le billet que j'avois reçu, et elle me remit mon mouchoir. La méprise venoit de ce que je couchai ce soir-là dans la chambre où cette demoiselle couchait ordinairement; son lit avoit été dressé dans la chambre de son père : ainsi, elle ne put se montrer à la fenêtre et répondre au galant. Elle me mit dans la confidence de ses amours, et me pria de la servir auprès de son père; ce que je fis si bien, qu'avant la fin du mois j'assistai aux noces de ces amants.

Ceux qui interprètent les songes avoueront que celui que j'avois eu de l'enfer ne présageoit guère cette aventure. Je prie ceux qui liront mes rêveries ou mes visions nocturnes, de faire réflexion qu'elles contiennent

plus de vérités qu'ils ne pensent. Dans le jour, ils devroient s'occuper de l'enfer comme ils s'occuperoient d'une grande affaire, comme ils chercheroient les moyens d'être délivrés de la prison s'ils y étoient enfermés pour des crimes d'état. On est damné pour moins que de voler les finances, de se révolter contre son prince ou de machiner la mort de son père. Oui, pour moins, on est éternellement dévoué aux supplices de l'enfer. Pensez-y souvent, chers lecteurs, dans la crainte d'avoir à dire, pendant les siècles présens et à venir, *je n'y pensois pas.*

SEPTIÈME NUIT.

LA RÉFORMATION DES ENFERS.

JE me promenois un jour dans mon jardin, lorsque, pensant aux démons,

qui sont toujours à la suite de chaque homme, il me vint une idée, à la vérité un peu folle, mais qui ne m'a point été inutile pour la réforme de ma vie. J'eus la curiosité de voir mon mauvais démon. Mais, disois-je en moi-même, si je le voyois, je crois que je mourrois de peur. Non, me disois-encore, je ne mourrois pas s'il se montrait avec une figure humaine. Après avoir combattu ce mouvement de curiosité, et m'être rassuré, vu la fermeté que je me croyois, j'entendis un homme qui me parloit. Je tournai les yeux du côté d'où partoit la voix, et je vis au travers d'une porte grillée, laquelle séparoit le jardin du parc qui étoit au-delà, un cavalier d'assez bonne mine, qui me pria de lui ouvrir la porte, ayant à me parler. Comme il ressembloit à un homme avec qui j'avois eu autrefois une affaire désagréable, je refusai d'ouvrir la porte, mais il passa par - dessus

plus tôt que je n'y eusse pris garde. Je mis l'épée à la main contre lui , il la mit contre moi , et se défendoit seulement en parant les coups. Comme je vis qu'il se rendoit tantôt petit , tantôt grand , je m'imaginai qu'il pouvoit être un magicien ou un démon. Je reculai de quelques pas , et lui demandai qui il étoit. Il me répondit qu'il étoit mon démon , et qu'il vouloit me rendre un service. Je n'en ai pas besoin , lui dis - je ; les démons sont malins et trompeurs. Non , non , reprit - il , ne craignez rien , venez seulement. Aussitôt il me transporta dans l'air , et bientôt je perdis de vue ma maison et mon jardin. En peu de temps nous nous approchâmes d'assez près de la lune. Je considérois attentivement les vallées , les montagnes , les lacs qu'on y aperçoit de la terre , avec des lunettes d'approche. Le démon me porta en Sicile , sur une montagne couverte

de cendres encore chaudes. Il me dit que c'étoit le mont Ethna. On a de ce lieu une très-belle vue ; l'on découvre toutes les beautés de l'île et les mers qui l'entourent ; on voit même dans l'éloignement les terres d'Afrique, qui paroissent comme des nuages. Il passoit sur la mer une flotte de plus de cinquante voiles, qui sembloient être des fourmis blanches, ou des mouches qui voloient sur la surface de l'eau.

Après que nous fûmes restés là environ une heure, le démon me dit de le suivre. Nous descendîmes au milieu de cette ouverture, d'où sortent de la fumée et des flammes lorsque la montagne s'allume. C'est ici, dit le démon, que Plin tomba, quand il eut la témérité de trop s'approcher. Tout le chemin que nous fîmes étoit de rochers et de terre grasse comme du bitume. On voyoit de temps en temps des veines de soufre.

On trouvoit dans le rocher de petites crevasses par où sortoient des vapeurs et des exhalaisons sulfureuses, quelquefois de petits vents frais. Quand nous fûmes descendus pendant une heure, nous trouvâmes une vaste caverne, dans laquelle nous entrâmes. A l'extrémité étoit un grand palais taillé dans le roc et élevé sur des piliers. C'est, dit le démon, le palais de Lucifer. Entrons dans cette grande salle, nous y verrons donner une audience générale aux damnés. Écoutez attentivement ce qui se dira, examinez ce qui se passera : le tout vous servira d'instruction.

Voici donc l'histoire de tout ce que je vis dans ces lieux souterrains.

Depuis long-temps Lucifer, souverain des enfers, n'avoit donné audience à ses sujets. Le désordre, qui vient ordinairement de la négligence des princes, régnoit dans ses états,

parmi les démons et parmi les hommes. Les démons restoient quelquefois des siècles entiers dans le monde sans venir rendre compte des ames qu'ils avoient gagnées, et souvent se laissoient-ils chasser des maisons dont ils s'étoient rendus maîtres : l'adresse de quelque moine ou de quelque prêtre leur enlevoit leur conquête. Les hommes faisoient en enfer l'office des démons ; et comme ils sortoient quelquefois de leurs fers pour aller chercher leurs ennemis, il s'y donnoit des batailles aussi nombreuses que celles des anciens Romains contre les Gaulois.

Lucifer, soit par crainte pour sa couronne, soit dans l'ennui de voir tant de combats, résolut un jour d'entendre, dans une assemblée générale, les plaintes des damnés et de réformer l'ordre des démons, afin de rétablir la soumission et l'obéissance due à son sceptre, et d'étendre

les bornes de son empire par de nouvelles conquêtes ; ce qui étoit facile, s'il donnoit pouvoir de parler à tous ses sujets , et s'il faisoit rendre aux démons un compte exact de leur gouvernement.

Pour cet effet , il tint un conseil secret avec Belzébut , le prince des démons , Béliâl , le gouverneur général des pays idolâtres , et Astarot , princesse qui commandoit à toutes les femmes. A l'issue de ce conseil , il fit publier des lettres circulaires , par lesquelles il ordonnoit à tous ceux qui auroient des plaintes à faire , et à tous les démons répandus dans le monde , de se trouver à jour fixe dans la grande salle du palais , où ils seroient entendus.

Le jour pris étant arrivé , la salle fut bientôt remplie , et à mesure que les uns avoient été entendus il en entroit d'autres. Lucifer étoit assis sur son trône d'or , ayant à ses côtés

les princes dont je viens de parler. Après avoir exposé le désordre qui régnoit dans les enfers, auquel il avoit à cœur de remédier, il donna aux assistants la permission de parler.

Ce signal ayant été donné, il se leva un homme âgé, montrant de la fierté sur sa figure, et ayant une couronne de laurier sur la tête. Il cita d'abord des lois romaines contre les parricides, et s'étendit sur l'ingratitude des enfans naturels et adoptifs envers leurs parents. Il faut, dit Belzébut à Lucifer, ordonner aux parties de dire leurs noms avant de commencer leurs discours, parce qu'on a trop long-temps l'esprit suspendu. L'ordre en fut donné, et celui qui avoit déjà parlé une demi-heure, dit qu'il étoit Jules César, le premier empereur des Romains. Sous le prétexte de la liberté de notre patrie, continua-t-il, Brutus et Cassius, pour satisfaire leur ambi-

tion , m'assassinèrent au milieu du Sénat. Ils n'avoient point de haine pour l'empire et la monarchie qui étoient l'objet de leurs désirs , mais ils haïssoient l'empereur qui avoit accru la puissance des Romains , et l'avoit étendue dans le Nord et dans l'Orient. Le gouvernement étoit-il mieux entre les mains des sénateurs , eux qui , par leurs lenteurs et leurs inimitiés particulières , mettoient en péril le sort de la république , qu'entre les mains d'un dictateur perpétuel que quelquefois ils étoient obligés d'élire ? Rome ayant une fois goûté les bienfaits de la monarchie , a mieux aimé obéir à des Néron , à des Tibère , à des Caligula , à des Héliogabale , que de rétablir cette prétendue liberté publique , pour laquelle Brutus et Cassius , ces deux traîtres , ont pris les armes contre le père commun de la patrie. Il continua son discours dans ce sens , et

conclut à ce que ces deux assassins fussent traités en enfer comme des assassins , des séditieux et des traîtres.

Brutus se leva , et , d'une voix tremblante , il dit : Sénateurs , vous avez entendu César ; n'avez - vous point été touchés par son éloquence ? Mais vous fera-t-elle oublier les services que je vous ai rendus ? vous rappellerez-vous les avis que vous me donnâtes secrètement pour seconder le dessein glorieux que j'avois conçu en faveur de votre liberté ? Répondez donc à César que ce fut par votre conseil que je lui donnai le coup de la mort ; que si les lois n'avoient pas été méconnues et violées par le pouvoir formidable du tyran , vous l'auriez fait mourir suivant les formes de la justice , et que votre silence après l'exécution de mon projet fut un témoignage de votre approbation.

Cassius prit la parole , et dit qu'il

entreprendroit de plaider lui-même sa cause, si Cicéron n'étoit présent.

Je ne veux pas, dit César, entendre ce flatteur timide, cette ame lâche, cet orateur intéressé. Lorsqu'il me craignoit, il disoit en plein sénat qu'il me serviroit de bouclier contre mes ennemis, et dans le même temps il conspiroit contre ma vie, et il défendit le premier l'action de Brutus et de Cassius. Sa cupidité étoit si grande que, pour de l'argent, il étoit prêt, dans le même jour, à plaider le pour et le contre, et il étoit si modéré qu'il n'y avoit point de soldat à l'armée qui eût voulu dire à son ennemi les grosses injures qu'il adressoit à Philippe. Vous vous souvenez, messieurs, de ses Philippiques. Il n'eut pas le courage de supporter les revers de la fortune, et la cause commune fut abandonnée par cet homme intègre, lorsqu'Antoine le fit tuer. Puissent tous les lâches être ainsi

punis ! Et qu'a-t-on à me reprocher ? ai-je fait périr un sénateur ? ai-je pillé la république ? ne lui ai-je pas rendu, par mon testament, ce que j'avois amassé et conservois pour sa défense ? m'accusera-t-on de tyrannie et d'usurpation, moi qui ai délivré les Romains de l'ambition d'un Pompée ? me taxera-t-on de cruauté, moi qui ne pus voir, sans pleurer, la tête coupée de mon plus grand ennemi ? Oui, je peux le dire, ce fut la douleur de voir le triste sort de Pompée, qui me fit porter la guerre en Egypte ; je voulois venger la mort de ce grand homme. Il alloit se rendre maître de Rome, si je ne l'avois empêché ; et, parce que je me montrai le défenseur de la liberté publique, je fus assassiné comme un usurpateur. Quel aveuglement ! quelle perfidie ! quelle ingratitude ! quelle cruauté ! Le sénat reconnut tout ce que je dis, lorsqu'après ma mort il

m'érigea des statues et m'éleva des temples. Justice infernale, souffrirez - vous ces impies, qui ont fait mourir celui que l'empire vouloit adorer ?

Cicéron voulut parler, craignant que l'éloquence de César ou sa véhémence n'en imposât à leurs juges ; mais César l'interrompant toujours, Lucifer, lassé de ces clameurs et de la longueur de cette cause, ordonna que l'empereur, en punition de ce qu'il n'avoit pas profité de l'avis qu'il avoit reçu en allant au sénat le jour de sa mort, resteroit dans son séjour. C'étoit moi, dit Cicéron, qui lui avois fait donner cet avis. Lâche flatteur, homme perfide, lui cria César, c'étoit toi qui m'avois fait donner cet avis ! que ne le portois-tu toi-même ? Il fut en outre ordonné que Brutus, Cassius et tous les sénateurs qui étoient entrés dans cette conspiration seroient notés d'infamie, comme

des traîtres à la patrie, et comme ayant donné un funeste exemple aux politiques sans courage.

Ensuite se leva Alexandre-le-Grand, très-fâché de ce que César avoit parlé avant lui, et prétendant que la cause de cet empereur romain ne devoit passer qu'après celle de l'empereur du monde entier; mais il abandonna sa prétention lorsqu'un gueux se fut mis à crier qu'en enfer toutes les conditions étoient égales, et que les damnés n'avoient entr'eux d'autre distinction que celle qui existe entre les crimes. Infâme prince, dit Clitus placé derrière Alexandre, oses-tu parler, après avoir fait mourir le meilleur de tes amis? l'éclat de tes conquêtes n'a-t-il pas été terni par la honte de ta cruauté? quelle peine mérites-tu pour avoir injustement dépouillé des princes si éloignés de la Macédoine, qui, loin de t'avoir fait ni tort ni injure, ne te connois-

soient même pas? Tais-toi, dit Alexandre. — Que je me taise! Si Lucifer, le souverain de cet empire, m'impose silence, j'obéirai; mais que je reçoive encore des ordres de toi, cruel brigand, insigne voleur, impie, débauché, fou, ivrogne, incendiaire! non, non.

Parlez, fils d'Olympias, dit Lucifer à Alexandre. Il débuta ainsi : Alexandre, fils de Jupiter Ammon, seigneur du monde, le très-grand empereur, vainqueur de la terre habitable. Clitus rioit aux éclats : Quel seigneur! quel empereur! quel dieu! Voilà des titres auxquels je m'oppose. Premièrement, sa mère n'étoit point une femme de mauvaise vie; elle se moquoit de son fils, qui, par orgueil, l'accusoit d'avoir commis un adultère avec Jupiter Ammon; secondement, il n'étoit point le seigneur du monde, puisqu'il n'en a pas conquis la dixième partie;

troisièmement, c'est à faux qu'il se qualifie de grand empereur, car un empereur n'est grand que par les qualités et les vertus héroïques, qu'il ne possédoit pas. Et comment auroit-il pu être le vainqueur de la terre habitable, n'ayant jamais été ni en Afrique, ni fort avant dans l'Europe, ni à la Chine? Ainsi, il est seulement Alexandre, comme je suis Clitus.

Alors Lucifer ordonna à ce prince de ne prendre que ses véritables titres, et permit à Clitus de continuer.

Je fus, dit Clitus, le premier favori de cet Alexandre qui, voulant tout conquérir, n'avoit point d'ennemi plus voisin et plus puissant que lui-même. Voilà en quelques mots mon portrait et le sien. J'étois son favori; je l'ai toujours vu passionné pour le mal comme il l'étoit pour les belles actions : afin d'appuyer mes plaintes contre lui, je dois

vous dire que ce prince, mis au rang des dieux par ses flatteurs, parloit sans respect de Philippe, son père; il se montroit plus généreux envers un gladiateur, un musicien, un ivrogne, qu'envers ses plus braves capitaines. C'est ainsi qu'il donna le royaume de Sidonie à Abdolonime, cureur de puits. Il faisoit des extravagances pour ses maîtresses : pour plaire à une courtisane nommée Roxane, il fit brûler le palais des rois de Perse. Ses favoris Parménion, Philotas et Calisthène, ainsi qu'Aminte, sa parente, ont éprouvé sa barbarie. Et ne s'est-il pas montré plus que cruel envers moi? J'étois le plus fidèle de ses favoris, son ami, celui qui le flattoit le moins, qui lui donnoit les meilleurs conseils; il me dut sa réputation, son honneur. Eh bien, parce que je lui avois dit mon sentiment dans un festin, il se lève de table, et me donne un coup mortel : j'en

demande raison. Roi des enfers, vengez Clitus, punissez Alexandre.

Ce prince parla ensuite. Il en est, dit-il, des favoris à l'égard de leurs souverains, comme d'une souris à l'égard d'un chat. A ce début, Clitus se mit à rire, et dit : Voilà une comparaison digne du disciple d'Aristote. La souris, continua Alexandre, semble d'abord se divertir avec le chat ; mais, à la fin, cet animal, plus fort, mange la souris, qui ne peut l'accuser de cruauté, pour un divertissement qu'il a voulu prendre à son tour. Tel étoit, auprès de moi, l'état de Clitus. Mais pour démontrer l'injustice de ce favori si ingrat, je dirai qu'il est de la politique des princes d'avoir des favoris qui ne soient avec eux ni libres ni fiers, et de ne pas aussi leur laisser trop de puissance. Les libertés qu'ils prennent avec nous nous font mépriser, leur fierté nous

fait paroître timides , et leur puissance nous donne de justes soupçons. Clitus avoit pris sur moi ces avantages , j'étois quelquefois honteux de ses familiarités. Telle étoit sa fierté , que , si j'osois le contredire en la moindre chose , il se câbroit comme un cheval fougueux : mes faveurs l'avoient rendu si puissant , qu'il étoit Alexandre et que je n'étois que Clitus ; dans le particulier , il maltraitoit mes maîtresses et les officiers de ma maison ; dans le conseil , il avoit toujours raison et j'avois toujours tort ; dans les combats , c'étoit lui qui étoit victorieux ; moi , j'avois été lâche et timide. Je peux dire que si j'ai fait mourir quelqu'un , ce n'a été que par justice , pour punir des séditieux ou des conspirateurs ; si j'ai fait brûler le palais des rois de Perse , c'étoit pour détruire une forteresse qui auroit pu servir contre moi ; si de temps en temps la licence

s'est introduite dans les plaisirs que je prenois après mes conquêtes, c'étoit que je voulois faire fête à mes lieutenants généraux; enfin, la mort de Clitus a dû arrêter ses desseins perfides dont on m'avoit informé; il n'attendoit que l'occasion de mettre aux prises une partie de mon armée contre l'autre, et de me faire périr moi-même; je chantois dans un festin des chansons que mes soldats avoient faites contre leurs officiers et contre moi-même; je raillois aussi Clitus de ce que, dans une action, il avoit pris la fuite: ce furieux déchaîna sa rage contre moi; il m'accabla d'injures: son vin lui ôtoit toute raison; je crus qu'il étoit temps de punir son audace et de prévenir les excès auxquels il pouvoit se porter. Voilà ce qui fit périr un usurpateur, un traître, un insolent et un indigne favori. Lucifer, j'ai dit la vérité.

Après avoir entendu les parties , dit le roi des démons , vu qu'il est juste qu'un sujet soit fidèle et soumis à son prince , et qu'un favori ne sorte point des bornes où la reconnaissance et le respect le doivent renfermer , *nous ordonnons* que , tandis qu'Alexandre restera tourmenté par son ambition , Clitus sentira tous les remords auxquels livrent la témérité et l'ingratitude.

Au même temps on entendit Sénèque qui disait à Néron : Prince cruel , avez - vous profité des leçons de clémence , de douceur et d'humanité que je vous avois données ? ne m'avez - vous pas fait mourir que pour reprendre les biens que j'avois reçus de vous ? Telle a donc été ma récompense pour vous avoir élevé à l'empire. N'est - ce pas moi qui vous ai sauvé de la conspiration formée par Pison contre vous , lorsque vous eûtes incendié tous les quartiers de

Rome? n'est-ce pas moi qui vous ai délivré des pièges qui vous avoient été tendus par les amis d'Agrippine, votre mère, que vous fîtes tuer ensuite? J'étois plus soigneux que vous de votre gloire, lorsque je vous conseilloyois de ne point vous montrer comme un comédien sur les théâtres, lorsque vous entriez en lice pour disputer le prix de poésie à Lucain, que vous avez fait mourir.

Vieux fou, dit Néron d'une voix grêle, tu t'es rendu indigne de mes faveurs par ton excessive ambition et par le déshonneur que tu portas dans mon palais. Grand Lucifer, vous voyez un homme qui, étant mon précepteur, n'a pas su profiter pour lui des leçons qu'il me donnoit. Il entretenoit un commerce honteux avec ma mère; c'est dans la vue de le favoriser, qu'on a empoisonné l'empereur Claude, mon père, s'il ne l'est pas lui-même, comme on le